



Approche systémique du langage et ses niveaux de conscience

Armelle Jacquet-Andrieu

► **To cite this version:**

Armelle Jacquet-Andrieu. Approche systémique du langage et ses niveaux de conscience. 8e congrès de l'union européenne de systémique, Oct 2011, Bruxelles, France. halshs-00732753

HAL Id: halshs-00732753

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00732753>

Submitted on 16 Sep 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Approche systémique du langage et ses niveaux de conscience

Systemic approach to language and its levels of consciousness

Armelle Jacquet-Andrieu

D^r en Neurosciences/Neuropsychologie
Habilité à diriger des recherches (HDR : Sciences du langage & Sciences de l'éducation)
Ingénieur de Recherche
Université Paris Ouest □ Nanterre La Défense
CNRS UMR 7114 □ Modèles Dynamiques Corpus (MoDyCo)
200, av. de la République 92000 Nanterre (France)
Armelle.Jacquet@u-paris10.fr / jacquet.armelle@orange.fr

Résumé : *Cet article propose l'application au langage de quelques concepts clés de la systémique. Certains ancrages historiques de la linguistique semblent montrer que l'idée n'aurait de neuf que, d'une part, son mode de reformulation aujourd'hui et, d'autre part, une meilleure connaissance de la neurophysiologie et de la neuropsychologie du langage. Or, il y a plus d'un siècle, en 1891, le tout premier linguiste, Ferdinand de Saussure, avait déjà abordé cette question. Du point de vue de la structure de la langue, les concepts essentiels développés ici sont l'unité, la globalité, l'anticipation et la récursivité, dans leurs relations au temps et à l'espace. Du point de vue du « sujet parlant », nous évoquons la notion de conscience et ses degrés, dans une dynamique qui concerne à la fois l'expression normale et pathologique, aspects de la véritable révolution épistémologique de ces dernières années, d'abord en neuropsychologie et aujourd'hui en linguistique.*

Mots clés : Systémique, langage et langues, conscience, neuropsychologie

Abstract: *This paper concerns the application of systemic concepts to the language. Some historical anchorages of linguistics suggest that the idea is not really innovative, only its formulation can be so, because of a better understanding of neurophysiology and neuropsychology of language. However, for more of a century, in 1891, the precursor of linguistics study, Ferdinand de Saussure, had already addressed this issue. From the perspective of the structure of language, the concepts developed here are the global and unitary dimensions, the anticipation and recursion, in their relations to time and space. From the perspective of the speaking subject, we discuss the notion of consciousness and its degrees, in a dynamic that concerns at the same time the normal and pathological productions. It was the epistemological revolution in neuropsychology and now in linguistics.*

Key words: Systemic, language & languages, consciousness, neuropsychology

1. Introduction

Le présent article traite de la systémique et de la notion de complexité en linguistique et tend à enrichir le paradigme grâce à une meilleure connaissance de la neurophysiologie et de la neuropsychologie du langage, associée à une relecture approfondie (Michel Arrivé, 2007 & 2008) de l'ouvrage encore grandement inédite de F. de Saussure (1891), le « père de la linguistique ».

Du point de vue de la structure de la langue, nous évoquerons d'abord quelques concepts clés de la systémique que nous appliquerons au langage : unité, globalité, récursivité (retour en arrière) et anticipation (projection), dans leurs relations au temps et à l'espace. Ensuite, du point de vue du « sujet parlant », nous aborderons la notion de conscience et ses degrés, dans une dynamique qui concerne à la fois l'expression normale et pathologique. Enfin, compte tenu de cette notion et de ses rapports au passé (feedback au sens large), au présent et au futur du sujet parlant (projection, devenir), nous développerons brièvement une approche neuropsychologique de l'erreur en langage.

2. Systémique et langage, quelques points de repère

Aujourd'hui, la systémique peut être appliquée à toutes les sciences dites exactes et humaines : de la mathématique à la physique, de l'étude des sociétés à l'économie et à la politique, des sciences humaines aux sciences de la terre et de la vie, etc. Bref, le monde est complexe et les lois simples ou réductrices n'y suffisant plus, les recherches sont orientées vers des approches non linéaires et plus dynamiques.

D'aucuns diront que la systémique est née dans les années 50 du XX^e siècle, aux Etats-Unis et plus tardivement, dans les années 70, sur le continent sud-américain (Varela, 1979 ; Varela & Maturana, 1980), par exemple. En Europe, en France en particulier, à propos de la linguistique, quelques précurseurs pourraient être cités : le linguiste Gustave Guillaume (1945/1930) ou encore Lucien Tesnière (1959), même si le premier se réclame d'une « psycho-mécanique du langage » et, à propos du verbe, d'une « psycho-systématique », déjà bien imprégnées d'une composante dynamique, ancrée dans l'espace et le temps, le passé et le futur ; le second se situe dans le courant de la linguistique structurale ; un structuralisme fondé sur la logique des prédicats à un ou plusieurs arguments, assez rarement retenu comme modèle en sciences du langage (Gentilhomme, 1995). Dans ce contexte, nous proposons une première définition de la systémique, très intrinsèque :

La systémique est une approche théorique, méthodologique et transdisciplinaire des sciences (dites) exactes et humaines destinée à en apprécier la complexité parallèlement aux lieux communs de leur diversité. La science des systèmes (sens littéral), du grec *sustêma* ou « ensemble cohérent », se fonde sur des modèles qui dépassent la composition binaire et s'ouvrent sur une étude dynamique prenant en compte l'espace et le temps ; ces constructions débouchent sur des modèles d'observation ou de décision, applicables au monde réel, et/ou de simulation de ce dernier.

Si l'un des points cruciaux de l'histoire de la systémique concerne la complexité et les difficultés de l'étude du monde réel, sans doute le langage est-il un bon exemple. En premier lieu, nous évoquons quelques idées clés rapportées au langage humain pour mettre en lumière leur pertinence dans la compréhension de cette fonction de communication, indissociable de ses locuteurs, les « sujets parlants » (Saussure, 1916). La systémique appliquée au langage permet déjà de dégager quatre concepts fondamentaux : la *complexité* du langage humain saisi dans sa *globalité* comme un *système d'interactions*. Cette complexité s'exprime déjà à travers la subjectivité de l'expression humaine et ses niveaux de conscience, associée à la complexité de sa structure (la langue), d'où la prise en compte de la notion d'*ensemble flou*¹ des linguistes formalistes (Gentilhomme, 1968 & 1985), pour rendre compte de l'incertain, de l'ambiguïté sémantique, au plan lexical et de ses conséquences dans la combinatoire.

2.1. Notion de système

En linguistique, la notion de *système* concerne plutôt la langue ou système de signes, dans la définition de F. de Saussure (1916). Le système de représentation de la fonction langagière renvoie aussi au système fonctionnel des langues naturelles, modélisées en systèmes de communication. Un demi-siècle plus tard, deux linguistes, Hjelmslev (1942/1949), puis Coseriu (1952) ont élaboré une théorie tripartite du langage et des langues qui apporte une nouvelle compréhension de la diversité des langues naturelles et de l'originalité expressive du sujet parlant (*cf. infra*).

En outre, diverses typologies évoquées en systémique se retrouvent conjointement dans le langage, systèmes ou sous-systèmes ouverts et fermés par exemple : inventaire des phonèmes d'une langue (fermé), morphèmes lexicaux et morphèmes grammaticaux (inventaires ouvert et fermé respectivement). Dans le cadre de la systémique, la mise en rapport des systèmes naturels et sociaux renvoie également aux langues naturelles, insérées dans l'étude des sociétés. À propos de la notion de systèmes hiérarchisés, les langues comportent également des hiérarchies, leurs unités de base : le

¹ *Ensemble flou* : ensemble d'objets, linguistiques ou autres, dont les contours sont fluctuants, flous.

phonème², la syllabe, le morphème³, le syntagme⁴, la phrase, les textes et leurs genres, pour ne citer que les composantes essentielles dans leur ordre croissant de complexité. L'espace de la carte linguistique des langues est aussi représentable d'un point de vue systémique, avec la détermination de nombreuses familles. Enfin, la diachronie⁵ concerne la dimension temporelle et l'évolution des idiomes⁶ : leur apparition et/ou leur disparition sur l'axe du temps répond aussi à une composante de la systémique (M. Bunge, 1979) et ses systèmes hypercomplexes (SHC). Tout se passe comme si l'ensemble des critères de la complexité du langage et des langues trouvaient un point d'ancrage dans la systémique ; nous en traiterons brièvement quelques uns.

2.2. *Notion de globalité*

Il s'agit d'une propriété des systèmes complexes dans lesquels, *a priori*, le tout n'est pas la somme des parties (le *paralexème*⁷ « pomme de terre » n'est pas une pomme qui pousserait dans la terre mais un tubercule). En linguistique, l'une des conceptions les plus abouties de la globalité en langage est la théorie moniste⁸ de Coseriu (1952/1973)⁹ ; son argumentation critique prend appui sur la célèbre formule de F. de Saussure (1916) : « Langage = Langue + Parole ». Le « système » et la « norme » de Coseriu sont un scindement de la « Langue » de Saussure (niveau des représentations, *cf. infra*), le tout s'actualisant dans la « parole » ou « discours ».

Coseriu développe donc sa conception à la lumière d'une étude critique des écrits de ses pairs (écoles de Prague, Vienne, Paris, Londres) et renouvelle la réflexion sur les concepts de *Langage*, *Langue* et *Parole*¹⁰ ; la philosophie et la psycholinguistique, déjà présentes dans la théorie de Saussure (1891, *cf. infra*), sont mises en relation avec les notions de diachronie et de synchronie¹¹ et en lien avec la pensée. Quelques citations clés éclairent le propos.

Ce qui nous intéresse ici [], c'est de vérifier si, une tripartition comme celle de Hjelmslev peut, d'une part, contribuer à une meilleure compréhension de l'essence et du mode d'existence de l'activité humaine complexe qu'est le langage et, d'autre part, nous amener à mieux comprendre la nature des systèmes historico-culturels que nous appelons communément langues et le facteur intrinsèque de leur développement : le changement linguistique, le mécanisme de sa production et de sa diffusion. (*SNH*, p. 14)¹²

2.3. *Monisme, tripartition du langage et cognition*

Sans dissocier le *système* de la substance linguistique concrète, « somme d'actes de parole » (*SNH*, p. 102), Coseriu considère que tout idiome est doté d'un *système particulier* ; la *norme*, centrale dans

² *Phonème* : c'est la plus petite unité linguistique non significative, représentation abstraite des sons du langage ; il fait partie de l'inventaire fermé des unités de seconde articulation.

³ *Morphème* : c'est la plus petite unité linguistique douée de sens : représentations abstraites des unités significatives lexicales (morphèmes lexicaux) et grammaticales (morphèmes grammaticaux). Les morphèmes se répartissent en deux inventaires, le 1^{er} est ouvert et le 2nd fermé.

⁴ *Syntagme* : composition de morphèmes. Un morphème isolé peut aussi être un syntagme. L'énoncé « il pleut » comporte deux syntagmes.

⁵ *Diachronie* : partie de la science linguistique qui traite de l'histoire des langues.

⁶ *Idiome* : terme générique qui désigne les langues, les dialectes, les parlers, etc.

⁷ *Paralexème* : terme ayant valeur de *vocabulaire* (ou entrée du dictionnaire), composé de plusieurs morphèmes indissociables et porteur d'un sens unitaire (Greimas, 1966).

⁸ *Monisme* (terme introd. par Wolff) : « [] tout système philosophique qui considère l'ensemble des choses comme réductibles à l'unité : soit au point de vue de leur substance, soit au point de vue des lois (ou logiques ou physiques), par lesquelles elles sont régies, soit enfin au point de vue moral. » (Lalande, p. 648). Cette conception s'oppose au dualisme. À ce propos Coseriu précise qu'il cherche « établir une tripartition » (*SNH*, p. 18)

⁹ E. Coseriu (1973). *Sistema, norma y habla*. In *Teoría del lenguaje y Lingüística general*. Nous utilisons l'abréviation *SNH*, suivie de la p. du texte original, pour les référencer (citations traduites de l'espagnol par nos soins).

¹⁰ *Parole* : terme générique qui désigne les actualisations linguistiques concrètes ; il désigne généralement l'expression orale. Son corollaire « discours » désigne conjointement les productions orales et écrites.

¹¹ *Synchronie* : partie de la science linguistique qui traite de la description des langues à un moment donné de leur histoire.

¹² E. Coseriu, *op. cit.* trad. Armelle de Jacquet-Andrieu (2008 : texte non publié).

son raisonnement, est développée à partir d'une définition *princeps*, présentée à la p. 90 de l'ouvrage, c'est-à-dire, après une réflexion largement argumentée.

[] il ne s'agit pas de la *norme* au sens courant, établie ou imposée selon des critères de correction et de valorisation subjective sur ce qui est exprimé, mais de la *norme* objectivement vérifiable dans une langue ; la norme que nous suivons nécessairement en tant que membres d'une communauté linguistique et non celle d'après laquelle il est reconnu que « nous parlons bien » ou de façon exemplaire, dans la communauté elle-même. En vérifiant la norme à laquelle nous nous référons, nous vérifions *comment l'on dit*, sans indiquer *comment l'on doit dire*. Les concepts opposés, quant à elle, sont *normal* et *anormal* et non *correct* et *incorrect*. (SNH, p. 90).

L'Homme et l'homme, entité humaine et sujet particulier, respectivement, coexistent dans la *norme* de Coseriu, dans une caractérisation nuancée du locuteur, membre d'une communauté linguistique spécifique ; soumis à la *norme*, ses énoncés sont des *faits de norme* mais aussi l'expression d'un *idiolecte* (expression individuelle et individualisée, créatrice aussi) : un champ intermédiaire qui correspond à la *norme individuelle* et comprend tout ce qui est répétition, élément constant du discours du sujet parlant (SNH, p. 96). Cela suggère la notion complexe d'*ensemble* flou évoquée plus haut, où la *norme sociale* peut être une convergence floue de *normes individuelles* et où une *norme individuelle* peut être dite plus ou moins conforme à cette convergence et à l'*usage collectif*, mais forcément conforme au *système*, d'une façon ou d'une autre, au risque de créer une rupture : l'incompréhension des locuteurs. Par ailleurs, selon Coseriu, le *discours* est *parole* mais pas seulement : il est expression infiniment variée, originale. Non autonome, il se rattache à la *norme* et au *système*, dans un mouvement ascendant d'abstraction, de représentation cognitive. Si l'unique réalité du langage se trouve dans le *discours* au sens générique du terme, il est logique aussi d'établir *norme* et *système* à partir de ce substrat concret (structuralisme). Mais le *système* peut aussi être considéré *a priori* et devenir le fondement de la *norme* et du *discours* où il s'actualise (générativisme) :

En se plaçant sur le plan du *système*, en revanche, nous pouvons considérer les deux normes [sociale et individuelle] et le discours concret comme des degrés successifs de sa *réalisation*. De ce point de vue, le système se présente alors comme une entité abstraite, « un réseau de fonctions », qui se réalise en des formes sociales déterminées et plus ou moins constantes, lesquelles constituent un *système d'actualisations normales*, abstrait lui aussi (*norme*) qui, à son tour, se réalise dans des *normes individuelles* et enfin dans l'infinie variété et multiplicité de l'activité linguistique concrète (SNH, p. 97).

Les deux grands courants de la genèse des théories linguistiques du XX^e siècle sont conjointement exposés dans la *tripartition du langage* de Coseriu et spécifiés grâce au scindement *norme/système* ; l'auteur y inclut également la notion dynamique du changement linguistique :

[] ce qui s'impose au sujet parlant n'est pas le système (qui « s'offre à lui ») mais la *norme*. Bien sûr, le locuteur a conscience du *système*, l'utilise et, par ailleurs, il connaît ou méconnaît la norme, il la respecte ou s'en écarte, tout en restant dans les possibilités du système. Mais l'originalité expressive de l'individu qui méconnaît la norme ou s'en écarte peut être prise comme modèle par un autre locuteur elle peut être imitée et ainsi devenir norme. Le sujet modifie donc la norme en restant dans les limites autorisées du système ; mais la norme reflète l'équilibre du système à un moment donné et, en modifiant la norme, cet équilibre se modifie, jusqu'à basculer d'un côté ou d'un autre. Ainsi le sujet parlant apparaît-il comme le point de départ d'un changement dans le système qui commence par l'ignorance ou le rejet de la norme. (SNH, p. 106-107).

Dans la conception cosérienne du *système*, la créativité des grands écrivains devient explicitable, en relation avec la *cognition* dont nous retenons la définition de Kant (1787) : « [] acte intellectuel par lequel on acquiert une connaissance » (Littré, t. 2, p. 440).

En résumé, l'approche moniste et tripartite du langage de Coseriu rend bien compte de plusieurs paramètres de la systémique : aspects de la structure des langues, globalité/individualité, interaction/communication et ses conditions d'existence, représentées dans le système : cela déborde largement la simple relation de cause à effet de conceptions plus classiques. En outre, la relation entre les constituants d'un idiome et à plusieurs niveaux (phonologique, sémantico-grammatical) se traduit en des sous-systèmes complexes, dans un rapport d'influence et d'échange portant des strates et des flux dynamiques d'information qui tendent vers un but, une finalité (Joël de Rosnay, 1975), vers

l'intercompréhension dans une communauté linguistique, d'où l'importance de la notion de temps et de deux processus cognitifs inséparables : la récursivité (retour en arrière) et l'anticipation.

2.4. Anticipation/récursivité

Dès sa conception et dès avant sa production, une unité linguistique est « accrochée » à d'autres, à autre chose qu'elle-même, dont elle se différencie et/ou à laquelle elle se lie, avec une part de variabilité. Ainsi le langage et sa production relèvent-ils d'un processus cognitif, dynamique et complexe, ancré dans l'espace, le temps et les connaissances acquises/apprises du sujet parlant, en résonance avec son monde psychoaffectif, émotionnel, en constante mutation ; le sujet est en constante adaptation. *De facto*, à tout instant *t*, l'espace se modifie aux yeux du sujet qui l'investit, dans une double opération de retour en arrière, vers le passé (feedback) et une opération de projection, d'anticipation vers son futur qui, pour le sujet, actualise une relation avec le passé (*son* passé) et, dans le même temps, une relation avec le futur (*son* devenir) et de nouveaux acquis/apprises. Précisons aussi que nous ne nous situons pas seulement dans un processus de concaténation¹³ mais dans une structure combinatoire, un *continuum* phonique et structurel.

Les théories actuelles de l'action (Berthoz, 2004) et du langage insistent, conjointement, sur l'anticipation du sujet face au percept entrant □ qui lui donne des indices à reconnaître sur son sens □ et, simultanément, sur les retours en arrière qu'il requiert, retours sur le connu/reconnu par le sujet qui jouent un rôle dans le choix de ses réponses immédiates ou non, comportant elles-mêmes des retours en boucle (boucle audio-articulo-phonatoire de l'énoncé verbal, par exemple) ; le tout réalise une cohérence sémantique globale et maintient ce qu'en première approximation, nous désignons sous le vocable rythme dont l'expression orale, l'écriture et la lecture sont des actualisations. La reprise des *boucles positives* et *boucles négatives* de la systémique pour le langage renvoie à la dynamique du changement et de l'évolution des langues naturelles (*cf.* Coseriu *supra*), respectivement, sur la base d'effets de répétition cumulatifs et fixateurs. Les *boucles négatives* participent plutôt à un processus de stabilisation, aspect longuement développé par Piaget (1923 & 1973) en psychologie génétique et cognitive. Là repose l'équilibre et la stabilité d'un état de langue ou synchronie, cependant toujours ouverte au changement et à l'évolution (diachronie). Ce lien entre synchronie et diachronie se retrouve aussi chez Gustave Guillaume, en particulier dans sa théorie du verbe (1930)¹⁴.

Nous voyons bien là aussi ce que Donnadiou (2002) désigne sous l'expression « triangulation systémique » qui relie des aspects fonctionnels (neuropsychologie fonctionnelle du langage), structuraux (structuration du langage et des langues naturelles) et les aspects historiques (synchronie/diachronie) de l'auto-organisation du changement linguistique (Coseriu, 1952). Aux niveaux sous-jacents (neuropsychologique), ces données sont en rapport avec la théorie du soi et de la conscience (James, 1890 ; Damasio, 2010), où l'on retrouvera toujours en filigrane les notions d'espace et de temps, en relation avec l'avant (retour en arrière) et l'après (prospective, anticipation, devenir).

3. Langage, conscience et systémique

Sur le plan neurobiologique, le langage entretient une relation profonde avec les émotions et les degrés de conscience du sujet ; les émotions se fondent aussi sur la théorie des neurones miroirs (Rizzolatti & Sinigaglia, 2008). Aux niveaux de conscience les plus élevés, ces mêmes données renvoient à un ensemble de règles appliquées automatiquement (règles sémantico-syntaxiques) mais aussi à d'autres possibilités inédites, plus spécifiquement soumises à l'intuition et/ou à la volonté du sujet parlant (finalité, intentionnalité), sa créativité (E. Coseriu, *cf. supra*).

¹³ Concaténation : juxtaposition d'unités discrètes.

¹⁴ Gustave Guillaume (1984/1930). *Temps et verbe*. Pref. de Roch Valin, p. XIV.

3.1. Langage et niveaux de conscience

Si l'on considère le problème de la conscience et ses niveaux, existe-t-il une approche systémique de cette dynamique de la communication humaine ? Nous abordons alors la notion de perception située en amont car, au moindre percept, le sujet humain réagit, autrement dit, répond, communique, et c'est immédiatement visible sur son corps (F. Varela, 1979, 1991) : on observe déjà de l'émotion (A. Damasio, 2010) qui véhicule du sens, tout comme le message qu'elle anticipe et auquel elle est associée, indissociable même, une émotion parfois contradictoire dans son rapport aux mots (Ph. Turchet, 2009), d'où l'intérêt d'un rapprochement du langage et des émotions mais aussi de la structure organisée sous-jacente, dimension primordiale : le soi et la conscience.

Dès 1891, F. de Saussure, le premier des linguistes, évoque la « conscience de la langue » et « l'inconscient de la langue », précisant que « la langue, c'est le sujet parlant »¹⁵ ; exactement à la même époque, W. James (1890) définissait le soi et la conscience d'un point de vue psychologique et, un peu plus tardivement, S. Freud (1915) définissait l'inconscient et la notion de « refoulement », absente de l'inconscient strictement langagier de Saussure, précisons-le (M. Arrivé, 2007, 2008). Indissociable des émotions humaines et du langage, la conscience suppose également que l'on envisage ses divers degrés ; l'étude de ses troubles est aussi un apport à la compréhension des faits (B. Lechevalier & al, 1998). Pour une ébauche de formalisation ou approche systémique, *a priori*, nous pouvons dire : la réaction inconsciente du sujet à l'impact d'un percept sensoriel est de l'ordre de l'émotion *stricto sensu*, physiologique et biologiquement engrammée ; un énoncé produit à cet impact est de l'ordre du ressenti ou encore du sentiment. Dans ce flux, divers niveaux de conscience émergent et renvoient au passé et au devenir du sujet.

3.2. Langage et corps

Si comme l'avance Ph. Turchet (2009 & 2010), le corps du sujet réagit, répond inconsciemment à tout percept, cela pose une autre question : celle du rapport du langage au corps qui, pour les tenants de la théorie biologique se fonde d'abord sur la notion de réflexe, ces derniers pouvant expliquer une partie au moins de l'hypothèse d'universalité (A. Damasio, 2010). Cette approche se distingue de celle des socioconstructivistes (J. Bruner, 2002) qui montrent, exemples gestuels à l'appui, combien la diversification des cultures interfère dans la dynamique corporelle et gestuelle mais il s'agit là du geste co-verbal, situé à un autre niveau de conscience, plus en surface. Dans cette perspective, nous faisons référence à Ph. Turchet (2011) qui pose autrement la question de l'universalité :

[] le corps a-t-il un langage ? En effet, reconnaître la possibilité sérieuse d'un langage du corps amènerait à penser que le corps puisse être lui-même, seul, producteur de messages de communication autonomes (c'est-à-dire *pré-verbaux* ou *a-verbaux* avant même d'être *co-verbaux*). Cette question semble [] relever de plusieurs champs [], être transversale à toutes les sciences humaines et sociales. Oser la penser, oser la poser, c'est déjà ouvrir la voie de la reconnaissance du langage corporel comme objet scientifique possible. Là, tout à coup, la question apparaît sous un jour beaucoup moins anodin car l'objet langage corporel, en tant que tel, n'est encore qu'un objet-carrefour, envisagé par de nombreuses disciplines, sans être central dans aucune...¹⁶

Bullinger (2004) pose aussi la question du « langage du corps » et évoque la nécessité de le définir et d'en montrer l'existence structurée ; comme pour la conscience, il se réfère à diverses pathologies, dont l'autisme. Peut-on poser aussi cette question dans le contexte de la systémique, en relation avec les structures de la pensée et du langage ?

4. Neuropsychologie du langage et conscience de dire

Les fonctions neuropsychologiques sous-jacentes à la communication langagière, expression de la pensée, sont en relation avec la conscience, nous l'avons dit plus haut, et la mémoire. Parler, lire, écrire dans une ou plusieurs langue(s), renvoie à d'autres fonctions cognitives supérieures : gnosiques (reconnaissance d'objets) et praxiques (gestes et savoir faire) qui supposent une intention

¹⁵ Ferdinand de Saussure (2005/1916). *Cours de linguistique générale*, p. 138-140.

¹⁶ Philippe Turchet (2011), soumission Revue *Langages*.

et engagent l'attention : fonctions élaborées à divers niveaux de conscience. Les substrats neurologiques et physiologiques de la conscience sont éclairants pour en comprendre les aspects linguistiques. Le concept de conscience s'oppose à celui d'inconscience, manifestée par divers états : sommeil, coma, *etc.*¹⁷ La conscience s'oppose donc au sommeil et la vigilance en est un aspect, c'est un état. Elle est nécessaire à une activité cérébrale cognitive et comportementale normale. Les fonctions sensorielles et motrices sont nécessaires au développement humain et largement impliquées dans l'acquisition et/ou le maniement des connaissances, dans l'espace et le temps.

La philosophie et la psychologie de la conscience font également référence à diverses définitions qui renvoient à la conscience de soi, au sentiment intime de « l'activité du moi » dans la vie morale et affective. De la conscience morale à la conscience psychologique et/ou psychanalytique, la participation raisonnée de la pensée humaine est variable, le point de vue des auteurs également. Brièvement, nous noterons une première définition :

« [] la conscience confuse des sensations internes » [Bergson] ou « [] juge infaillible du bien et du mal » (Rousseau). « [] La conscience psychologique répond à la question « que-suis-je ? » La conscience morale, au contraire, est tout entière lancée vers l'action par la question « Que faire ? » [Le Senne] (*Dic. Littré*, t. 2, pp. 686-689)

Le champ de la psychanalyse conçoit trois niveaux de conscience psychique, utiles pour comprendre la conscience linguistique. Brièvement : a) le *conscient*, au sens freudien (perception-conscience) correspond au « système » qui reçoit les informations internes et externes. On y trouve l'ensemble des représentations sensorielles, les souvenirs et la conscience des idées. b) Le *préconscient* concerne l'ensemble des représentations et contenus absents du champ de conscience mais pouvant y accéder. Enfin, c) l'*inconscient* est l'ensemble des contenus dits inaccessibles à la conscience, encore que la position de Freud ait fluctué sur ce point.

4.1. Conscience linguistique et cognition

À propos du langage, l'une des fonctions cognitives les plus élaborées, avec la mathématique, on distingue des aspects inconscients (automatisés : acquisition/apprentissage) et conscients (tâches complexes : désignation d'images, lecture, écriture, *etc.*). Ces derniers font appel à l'attention (comportement et acte cognitif), distinct de la vigilance (état physiologique), rappelons-le. On différencie également cognition et métacognition ou acte intellectuel par lequel on peut expliquer, expliciter les connaissances, voire, les enseigner. Les circonstances et l'objectif de la communication modifient le niveau de conscience linguistique : la position de ses frontières est variable. Associée à l'état psychique et émotionnel du locuteur (intention, motivation), la conscience langagière est très précoce dans le développement humain mais, relative et paramétrée, elle est liée à la conscience de *soi* : la pensée y joue un rôle notoire. Professionnels de l'éducation/rééducation, écrivains ou poètes manient la conscience langagière à ses degrés les plus élevés (*cf. supra*, Coseriu : le système et la créativité) : pour la démonstration, nous évoquons juste les acquis/apprentissages, erreur/correction.

¹⁷ *Sommeil* : « Etat physiologique caractérisé par un repos comportemental et une perte plus ou moins complète des possibilités de relation avec le monde extérieur, réversibles. » (*DMF*, p. 793)

Éveil (réaction d) : « Phénomène électroencéphalographique caractérisé par la disparition des ondes lentes et des fuseaux caractéristiques du sommeil lent, avec apparition d'un tracé faiblement volté et rapide (tracé d'activation corticale ou tracé désynchronisé) déterminé par l'interruption brusque du sommeil. » (*DMF*, p. 33)

Vigilance : « Capacité de rester en éveil et, pour le système nerveux, capacité de s'adapter à une situation nouvelle. » (*DMF*, p. 888)

Conscience (déf. méd.) : « État de la vigilance permettant le fonctionnement efficace du psychisme. » (*DMF*, p. 216)

4.2. Erreur de langage et conscience

Toute erreur est symptôme bénin ou non d'un dysfonctionnement langagier passager (*lapsus*) ou installé (aphasie¹⁸). Les manifestations antagonistes de ce dysfonctionnement sont le mutisme et la logorrhée (conscients ou non) ; entre les deux, se trouvent le manque du mot (vide lexical), la paraphasie (déformation lexico-phonologique du mot) et le paragrammatisme (défini, *stricto sensu*, comme la déformation d'un morphème grammatical : marques de genre, nombre, personne, etc.). Les désordres de leur mise en relation sont l'agrammatisme et la dyssyntaxie, plus bénigne.

L'épistémologie de l'erreur apporte des explications générales sur le concept et le mot ; la psychologie et la psychanalyse suggèrent certains mécanismes dynamiques, interprétables. Le mot est considéré alors comme l'unité naturelle du langage et l'énoncé son contexte, pour l'expression d'une pensée organisée. L'image en trois dimensions est l'espace de la communication orale ; en deux dimensions, elle est espace de l'écrit.

4.3. Brève épistémologie de l'erreur

Reportons-nous au dictionnaire Littré (1957-1959). *Erreur* : « (1) Action d'errer moralement ou intellectuellement ; état d'un esprit qui se trompe. » (*Dic. Littré*, t. 2, pp. 1001-1002). *Faute* : « (1) Action de faillir, manquement contre. (4) Manquement contre un principe, une règle. Faute d'orthographe. Faute de style. Faute d'impression. Faute d'accord. » (*Ibid*, t. 3, p. 1440)

À la lecture de ces définitions, le réflexe premier serait de choisir le vocable « *erreur* » et de lui attribuer l'acception 4 de la définition de « *faute* ». Se tromper est humain mais comment le sujet se place-t-il face à l'erreur : les siennes et celles des autres ?

L'erreur est une dérivation, son nom vient de l'idée d'errer, esprit sans direction cohérente, errance hors des chemins de la vérité ! Le vrai contraste d'avec le faux, d'où l'analogie presque naturelle, dans diverses langues romanes, du faux et de la faute. *A priori*, nous distinguons deux types d'erreurs que le philosophe Moles (in Oudot & al, 1982) définit comme suit : « L'erreur matérielle est le mal absolu [...] dans la mesure où l'homme, prenant en charge le monde par la pensée, il le transforme en projet où l'erreur n'est rien d'autre que l'insurrection de la nature des choses contre le projet. »¹⁹. En revanche, « [l']erreur création » : c'est « celle qui, au bout d'une suite d'actions et de réflexions, apparaît comme une forme fautive, provisoire, incapable de s'insérer dans la grande cohérence universelle. »²⁰.

L'erreur judiciaire, par exemple, évoquerait plutôt la première définition (l'erreur matérielle) et l'erreur de langage, la seconde, bien sûr. Entre connaissance et vérité, l'esprit humain recherche la vérité □ souvent confondue avec sa vérité □ dans le champ de ses erreurs, où une dynamique spécifique s'instaure dans l'espace et le temps.

Moles cite alors Bachelard et Popper : « La vérité n'est que la correction d'une longue suite d'erreurs. » « Ce qui est important, c'est l'erreur. »²¹ Clairement différenciée du chaos, c'est une « *forme* » qui vient altérer, ombrer la vérité. L'homme trébuche sur les « *obstacles* » (Bachelard, 1938) que ses confusions mentales dressent mais, porté par l'intention de progrès, l'homme triomphe de l'ignorance, en construisant : « [□] *des structures de nécessité, basées sur les concepts de régularité, de périodicité et de prédictibilité, [□] et sur des concepts d'ordre partiel [□] ou proche.* »²².

Ces termes évoquent clairement l'ontogenèse du langage chez l'enfant, l'acquisition d'une langue étrangère ou la reconquête de sa langue maternelle, devenue langue étrangère dans les désordres du

¹⁸ *Aphasie* : perte du langage acquis par accident vasculaire cérébrale, trauma crânien ou tumeur (causes principales).

¹⁹ Moles, in Oudot, p. 52.

²⁰ *Ibid.*, p. 49.

²¹ *Ibid.*, p. 51.

²² *Ibid.*, p. 59.

langage acquis. D'un point de vue épistémologique, l'erreur se place dans la cognition générale qui est aussi de l'ordre du comportement. Si le sujet en prend conscience et la corrige, l'erreur créatrice prend tout son sens dans l'accès à un équilibre, toujours provisoire, forme imparfaite ou état intermédiaire (« *interlangue* » de Selinker, 1969), susceptible de corrections. Cette vision épistémologique forme un ancrage général du concept d'erreur, déjà référé au langage ; ses aspects psychologiques et psychanalytiques enrichissent l'argumentation.

4.4. *Psychologie et erreur*

Sans entrer dans le détail, l'impact de l'erreur, sur le psychisme humain est variable, lié à la personnalité du sujet. Se tromper soulève le problème de la culpabilité, acceptée ou vécue comme un drame : insoutenable faute parfois ! Elle amène un sentiment d'ignorance, confond l'homme, lui fait « *perdre la face* » : aspect émotionnel. Refusant qu'elle vienne de lui, le sujet peut la nier et l'erreur commise devient celle de l'autre. À l'extrême, cette attitude conduit à la pensée psychotique et le sujet commet aussi une autre erreur, celle de « *prendre le langage au pied de la lettre* ». Il le conçoit comme le découpage de la réalité (la sienne) et en désigne les éléments : code *stricto sensu*. L'enfant, l'aphasique et l'apprenant d'une langue étrangère partagent cette attitude mais causes et fins sont différentes. À chaque « concept » présent à leur pensée, ils veulent attribuer un nom et un seul ou se remémorer son nom. L'enfant, l'apprenant (premières phases d'acquisition) ou l'aphasique conscient de son trouble tendent à assimiler la langue à un code *stricto sensu*. Chaque mot désigne une « chose » et une seule : loi d'économie cognitive. Chez l'aphasique, l'erreur est un mot pour un autre ou l'altération d'une forme lexicale (paraphasie) et/ou grammaticale (paragrammatisme). À un degré moindre, l'enfant et l'apprenant d'une langue étrangère produisent les mêmes anomalies. L'erreur de langage nous prend aussi par surprise, dans le champ du connu et du su : la psychanalyse apporte quelque explication à nos *lapsus*.

4.5. *Psychanalyse et erreur*

À ce niveau, l'erreur quitte la surface des mots pour se dissimuler dans le subconscient et l'inconscient mais elle est bien là, errance révélatrice de processus non maîtrisés, enfouis dans l'inconscient ! Ici, Freud situe l'erreur dans le champ des « *confusions mentales* » ; il la définit comme une « *déformation de la réalité* », relation entre l'homme et son équilibre psychique, elle est d'essence sémantique et symbolique :

Seuls les esprits d'élite et idéalement équilibrés, semblent capables de préserver l'image de la réalité extérieure perçue, contre les déformations qu'elle subit dans la majorité des cas, en passant par l'individualité psychique du sujet qui la perçoit.²³

Propos capital, sachant que langage et langue(s) sont un support de l'expression de cette réalité déformée de tous et de chacun... Mots d'esprits et contrepets sont issus de nos désirs conscients, les *lapsus* émergent d'en deçà de la conscience. Freud (1923) définit le *lapsus linguae* ou *lapsus calami* comme la « *rémanence* » d'un fait ou événement déjà sédimenté dans la mémoire ou enfoui dans l'inconscient, plus ou moins distant, dans le temps. Il souligne les principes phonétiques et phonologiques, associés à des processus textuels ou circonstanciels communs. L'origine de *lapsus* et mots d'esprits est essentiellement sémantique, intra-textuelle ou extra-textuelle (Lantéri-Laura, 1995). Différence majeure : le mot d'esprit est volontaire, conscient et le *lapsus* accidentel, inconscient. Certains aspects de la forme phonique de l'acte verbal en sont alors le « *support mécanique* ». Voici quelques *lapsus* français consignés par Mario Rossi & al (2000, p. 99 & sq.)

« La ***dégralité** » (**dégradation de la qualité**).

« Les actions sont **inverties** en obligations. » (**investies**).

« Il est devenu fou à la suite d'une **liaison** cérébrale. » (**lésion**).

« Si nous voyons les pressions auxquelles nous sommes **subis**, pardon, **soumis**. »

Qu'en est-il de la paraphasie ? Si elle fait irruption involontairement, dans le discours du patient aphasique, son fonctionnement sera de l'ordre du *lapsus* ; si la recherche consciente d'un mot débouche sur une forme altérée, le processus s'apparente à celui du mot d'esprit. Lorsque Marie, atteinte d'une aphasie mixte d'installation brutale évoque l'expression « *pied d'estrade* » (piédestal) étiqueté « *paraphasie* », *a priori*, s'agit-il d'un *lapsus* révélateur de son passé d'enseignante ? (Jacquet-Andrieu, 2001)

L'explication de la substitution d'un terme à un autre, attendu dans un énoncé, suggère une référence au contexte de la conversation où « surgit » le *lapsus*, une circonstance antérieure ou une cause cachée, refoulée. Freud fait allusion aux « *images non encore éteintes [] flottantes* » ou « *nomades* », situées « *au-dessous du seuil de la conscience* ». Elles vont s'y hisser à divers titres : inattention, fatigue, angoisse. Une brève perte de contrôle de la production suffit à provoquer « *une précipitation du sens inattendu* »²⁴ dans le « *signifiant* » coupé, dissocié alors de son « *signifié* » et ce, à l'insu du locuteur. Ces productions sont révélatrices d'un état psychique et/ou physique de l'instant, dans les circonstances de l'acte de parole. Elles sont aussi l'empreinte d'épisodes marquants de l'histoire personnelle du sujet. Les jargons aphasiques, ou perte de l'autocontrôle du dit (tant que dure l'anosognosie ou inconscience du trouble) évoquent une brisure plus continue de ce lien entre signifié et signifiant, manifeste à chaque instant de l'énonciation.

Eh bien, à Angers, nous sommes au moins combien de gens à être là, il y a quatre hauteurs, là et là (geste de la main comme pour montrer les paliers d'un bâtiment), une quinzaine au moins de gens qui sont là debout, il y a aussi beaucoup de gens qui sont là à se former des mots se forment encore, il y a encore trois ou quatre qui se forment des grands qui font ça évidemment, il y en a beaucoup où on est maintenant nous sommes nous arrivés [] je parle beaucoup mais je dis pas les choses que je voudrais.²⁵

Dans le contexte normal ou de l'aphasie, l'explication de Lacan nous éclaire, à propos du *lapsus*, et elle montre la « *labilité* » du lien entre signifié et signifiant et la suprématie du second sur le premier, dans le discours, selon Lacan (1966). Le signifié attendu, et normalement disponible, est soudainement « *écarté* », au profit d'un signifiant faisant irruption à sa place. Il renvoie à une autre signification ou signifiante : passage de la conscience verbale à l'inconscience du dit et ce, à l'insu du locuteur. Ce retournement du signe permet l'émergence d'un « *signifiant inattendu* » à la place de la forme phonique du signifié voulu, corrélé au concept sous-jacent et référé.

À la lumière de ces faits, une explication purement mécaniste du *lapsus* (phonologique) s'avère insuffisante et un instant d'inattention suffit à provoquer l'irruption d'une « *image nomade* » (Freud), génératrice d'un « *signifiant inattendu* » (Lacan), trace d'une situation ou d'une conversation antérieure ou anticipatoire qui viennent « *parasiter* » les propos les plus sérieux. La labilité du lien entre signifié et signifiant, selon Lacan, assure au signe linguistique son fonctionnement dynamique, normal (mot d'esprit) et anormal (*lapsus*). La paraphasie sémantique, consciente ou inconsciente, peut entrer dans ces deux définitions et, parallèlement, il existe plusieurs types de *lapsus* et de paraphasies. Pour ces dernières, les substitutions de mots proches sont plus souvent conscientes et semblent exprimer le résultat erroné d'une recherche dans un champ lexical donné ou deux champs proches : analogies. Elles résultent alors d'associations d'idées (instrumentale, visuelle, etc. : « *capuche* » pour « *parapluie* », « *deltaplane* » pour « *parachute* »). Ces exemples évoquent une perméabilité des limites du signifié, favorable à l'émergence (volontairement ou non) d'un signifiant erroné mais dont la substance signifiée est conceptuellement liée au terme attendu : le signe linguistique s'apparente à une cellule dont la membrane cytoplasmique permet des échanges sémantiques avec l'extérieur, c'est une entité aux contours conceptuels perméables et le rapport avec des analogies d'ordre phonologique est souvent absent.

²⁴ Jacques Lacan (1966). *Écrits*, p. 500.

²⁵ Olivier Sabouraud (1998). *Le langage et ses maux*, p. 92.

4.6. Typologie

Une typologie peut résulter de cette brève étude psychogénétique de l'erreur sur un mot de l'énoncé ; elle permet d'englober un maximum de situations, d'états et d'actions : ontogenèse, acquisition/apprentissage, normalité/pathologies. Le spectre s'étend alors de l'erreur accidentelle (discours) à l'erreur parasite, en passant par la stéréotypie ou erreur fixée (Jacquet-Andrieu, 2003). Le tableau suivant assemble les divers types d'erreurs repérées et leurs caractéristiques.

TABLEAU 1 : Types d'analogies erronées ou non et niveau de conscience (Jacquet-Andrieu, 2011 sous presse)				
TYPE DE SUBSTITUTION	PROCESSUS Conscient (+) Inconscient (-)	TYPE D'IMAGE (Ty I)	TYPE D'ERREUR (Ty Er)	Type de production analogique
<i>Mot d'esprit, Métaphore, Parabole</i>	+	<i>Subtile</i>	Création	<i>Analogie créatrice</i>
« Il pleure dans mon cœur Comme il pleut sur la ville » ²⁶				
LAPSUS	-	« <i>nomade</i> » ou « <i>flottante</i> » (Freud)	Er. Révélatrice	<i>Analogie dissimulée</i>
« Il est devenu fou à la suite d'une liaison cérébrale. » (lésion) « *Pied d'estrade » au lieu de « piédestal » (cf. <i>Supra</i> , III-2.3).				
PARAPHASIE 1	-	<i>PARASITE</i>	Er. Révélatrice	<i>ANALOGIE ERRONÉE</i>
« <i>cuiller</i> » au lieu de « <i>fourchette</i> » : « <i>règle</i> » pour « <i>abaisse langue</i> » ; « <i>les ongles</i> » au lieu de « <i>brosse à ongles</i> »				
PARAPHASIE 2 (PATHO)	+	<i>Approximative</i>	Er. d'analogie	<i>Analogie Approxim.</i>
« * <i>plombeur</i> » au lieu de « <i>plombier</i> » ; « * <i>tournier</i> » au lieu de « <i>tourneur</i> »				
STEREOTYPIE 1	-	<i>Dupliquée</i>	Er. Fossilisée	<i>Prod. Identique Analogie totale</i>
« * <i>Je vais au coiffeur.</i> » ; « * <i>Je vais au dentiste</i> »				
STEREOTYPIE 2 (PATHO)	-	<i>Dupliquée</i>	Er. Fossilisée	<i>Prod. Identique Analogie totale</i>
*/ paR // ezâpl/ » au lieu de « /paR/ /egzâpl/ » erreur constante dans un corpus de sujet aphasique				
NEOLOGISME 1	+	<i>Créée</i>	Création	<i>Analogie créative</i>
« <i>Supérativité</i> » Néologisme de A.J. Greimas (1966) ²⁷				
NEOLOGISME 2 (PATHO)	-	<i>Parasite</i>	Er. Matérielle	<i>Analogie erronée</i>
Quand le mot déformé est constant « * <i>alutinel</i> » au lieu de « <i>allumette</i> »				
NEOLOGISME/MOT TRADUCTION 1	+	<i>Comparée/Transposée</i>	Barbarisme	<i>Transposition Analogie morpho- phonologique erronée</i>
« Ils sont allés dîner » : « Se fueron a * <i>jantar</i> » au de « <i>cenar</i> » interférence linguistique entre le portugais et l'espagnol				
TRADUCTION 2	+	<i>Comparée/Transposée</i>	Transposition	<i>Transposition analogique correcte</i>
[...] no se trata de la <i>norma</i> en el sentido corriente / [...] il ne s'agit pas de la <i>norme</i> au sens courant, [...]				
TRADUCTION 3	+	<i>Comparée/Transposée</i>	Faux-sens : saisie incomplète du point d'analogie dans un mot	<i>Transposition analogique erronée</i>
Le faux-sens porte sur un mot de l'énoncé.				
TRADUCTION 4	+	<i>Comparée/Transposée</i>	Contresens : non saisie du point d'analogie du mot	<i>Transposition analogique erronée</i>
Le contresens porte sur l'ensemble d'un énoncé.				

Le recours à cette brève épistémologie de l'erreur permet d'entrer directement dans la substance verbale, pour observer ses actualisations erronées (*lapsus*, faux-sens, paraphrasies) ou normales (métaphores, mots d'esprit) et d'en saisir les mécanismes neuropsychologiques et linguistiques profonds. La typologie proposée s'articule autour de quatre paramètres sous-jacents : choix paradigmatique correct ou erroné, conscient ou inconscient, choix paradigmatique du mot dit, écrit ou traduit, dans ses actualisations normales, erronées ou pathologiques. L'approche

²⁶ Paul Verlaine (1874). *Romances sans paroles*.

²⁷ Trait sémantique regroupant les traits sémantiques « *supériorité* » et « *antériorité* » (*Sémantique structurale*, p. 46).

neuropsychologique paraît donc éclairante pour comprendre la relation entre le langage et la conscience ; les mécanismes fonctionnels de l'intelligence, sous-jacents aux aspects dynamiques et opératoires du langage, en appui sur ceux de la mémoire y tiennent une place centrale.

5. Conclusion

Parler de systémique à propos du langage, tel était le propos de cet article en vue d'apporter de nouveaux éclairages sur la compréhension de ce système complexe de communication, inséré dans l'espace et le temps du sujet parlant. En premier lieu, à partir de quelques concepts initiaux □ système, globalité, retour en arrière, anticipation □ □ sous-jacents à l'ensemble de la cognition et tous repérables dans les mécanismes neuropsychologiques et linguistiques de la production langagière, nous avons montré comment certaines opérations fonctionnelles de la systémique peuvent s'appliquer au langage, dans un cadre rapporté aux sciences humaines mais non dans des modèles mathématiques stricts qui seraient à débattre : rappelons ici la notion d'ensemble flou développée par Yves Gentilhomme en linguistique (1968, 1985). D'autres linguistes, à propos de la structure de la langue, ont introduit d'autres niveaux de formalisation : tripartition du langage de Hjelmslev (1949), de Coseriu (1952 & 1973) ; cette dernière, détaillée plus précisément, rend compte de divers aspects fondamentaux de la systémique : la globalité d'une théorie moniste du langage, associée à une construction des représentations stratifiée dans l'espace et le temps.

Du côté du « sujet parlant », second point de notre étude, nous avons posé la question de la conscience, développée dès 1891 par F. de Saussure, dans des pages encore peu connues ; Michel Arrivé (2007 & 2008) pose le problème de la « conscience de la langue » et de « l'inconscient de la langue » chez Saussure, ce qui nous a conduit à préciser la réinsertion du « sujet parlant » dans son corps et s'exprimant aussi à travers ses émotions.

Compte tenu de ces données, le troisième point de notre étude a été centré sur une brève étude épistémologique de l'erreur en langage, en relation avec la notion de conscience et ses niveaux, explicatifs d'une série d'opérations qui vont de l'erreur banale ou du *lapsus* à la paraphrasie ou encore à la métaphore la plus élaborée, etc. Ces divers types de productions langagières permettent de mettre en évidence l'ancrage des niveaux de conscience dans l'espace et le temps du sujet parlant, qui ne coïncide pas forcément avec l'espace et le temps de la situation de communication, en relation avec les notions de récursivité (mémoire) et d'anticipation (devenir), saisies comme un renvoi au temps, à tout instant de la production verbale, la frontière disparaissant dans le présent que Gustave Guillaume définit comme une parcelle de passé et une parcelle de futur, dans la dynamique de sa théorie du verbe (Guillaume, 1930)²⁸.

À la lumière de ce substrat (complexité systémique, « sujet parlant » et niveaux de conscience, erreur en langage) qui semble répondre positivement à la question de savoir si le langage peut être décrit à travers les concepts de la systémique, force est de constater aussi la révolution épistémologique que constitue l'étude des émotions intégrée à celle du langage et dont les premiers craquements figurent déjà dans l'ouvrage du précurseur de la Linguistique, Ferdinand de Saussure (1891).

En résumé, nous avons mis en évidence une analyse qui permet de passer de l'analyse séquentielle de la production langagière à sa complexité structurelle combinatoire qui comporte plusieurs couches superposées : au dessous de la surface des mots, plusieurs niveaux de conscience sous-jacents à la production sont directement liés aux niveaux d'abstraction représentés dans la théorie tripartite du langage, celles de Coseriu ou Hjelmslev, par exemple. Ce double rapport rend compte simultanément de la conscience de dire et des automatismes qui relèvent de niveaux moins explicites ou explicités de la conscience. Enfin, de l'automatisme à la conscience créatrice pure de la métaphore, n'entrons-nous pas dans le domaine de l'intuition artistique, de l'inspiration ? C'est là un tout autre débat.

²⁸

Gustave Guillaume (1930/1984). *Temps et verbe*, p. & sq. 51-75.

Références citées

Ouvrages généraux

Dictionnaire des racines scientifiques, Cailleux A. & J. Komorn (1981). Paris : CDE-SEDES.

Dictionnaire de la langue française. Émile Littré (1956-1958), Paris : J.J. Pauvert éd. (1-4), Gallimard-Hachette (5-7).

Dictionnaire de médecine Flammarion. (1995, 5^e éd.). Kernbaum Serge & al, Paris : Flammarion.

Vocabulaire critique et technique de la philosophie. Lalande, A. (1926, 2nde ed. 2006). Paris : PUF.

Ouvrages et articles

Arrivé, M. (2007). *À la recherche de Ferdinand de Saussure*. Paris : PUF.

Arrivé, M. (2008). *Le linguiste et l'inconscient*. Paris : PUF.

Astolfi, J.-P. (1997). *L'erreux, un outil pour enseigner*. Paris : ESF.

Bachelard, G. (1938/1996). *La formation de l'esprit scientifique*. Paris : Vrin.

Berthoz, A., Jorland, G. éd. (2004). *L'empathie*. Paris : Odile Jacob.

Bottineau, D. (2010). Language and enaction. J. Stewart, O. Gapenne, E. Di Paolo (ed.), *Enaction: toward a new paradigm for cognitive science*. MIT (pp. 267-306).

Bullinger, A. (2004). *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars : un parcours de recherche*. Préf. de Pierre Delion. Ramonville-St-Agne : Éditions Érès.

Bunge, M. (1979). Treatise on Basic Philosophy, in, *Ontology: A World of Systems*, vol. 4 (II). Dordrecht: Reidel.

Coseriu E. (1973). « Sistema, Norma y Habla » *Teoría del lenguaje y Lingüística general*. Madrid, Gredos, p. 11-113.

Coseriu E. (1952). *Sistema, Norma y Habla*. Montevideo : U. de la República, Instituto de Filología.

Coseriu E. (2008). *Sistema, Norma y Habla*. Trad. ann. par A. Jacquet-andrieu. Élément Dossier d'HDR : UParis ouest.

Donnadieu, G. & Karsky, M. (2002). *La systémique: penser et agir dans la complexité*. Paris : Éd. Liaisons.

Damasio, A. (2010). *L'Autre moi-même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*. Trad. de Self Comes to Mind. Constructing the conscious brain, par J.-L. Fidel. Paris : O. Jacob.

Dubois, D. (2010). Natural and artificial intelligence, language, consciousness, emotion, and anticipation. *Computing Anticipatory Systems: CASYS'09, Ninth International Conference. AIP Conference Proceedings, 1303*, 236-245.

Dubois, D. (1990). *Le labyrinthe de l'intelligence*. Paris : InterÉditions/ Louvain-La-Neuve : Academia.

Durand, D. (1979). *La systémique*, Paris, PUF. Coll. « Que sais-je ? » n° 1795, 1979

Freud, S. (1891/1983). *Contribution à la conception des aphasies*, Paris : PUF.

Freud, S. (1967/1923). *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris : Payot.

Gentilhomme Y. (1995). « Enseignement raisonné des langues ». In Lucien tesnière aujourd'hui. Louvain & Paris : Ed ; Peeters (pp. 47-52).

Gentilhomme Y. (1985). Essai d'approche micro-systémique. Théorie et pratique. , Peeters, p. 375-382.

Gentilhomme Y. (1968). « Les ensembles flous en linguistique ». *Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, 5 : 47-65.

Greimas A.J. (1966). *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse.

Hjelmslev L. (1959). *Essais linguistiques*. Copenhague : Nordisk Sprog-og kulturforlag.

Guillaume, G. (1984/1930). *Temps et verbe*. Paris : Champion.

Jacquet-Andrieu, A. (2011, sous presse). « Sistema, Norma y Hable de Egenio Coseriu. À l'épreuve de la neuropsychologie du langage ». Limoges : Lambert Lucas.

Jacquet-Andrieu, A. (2008). *Langage de l'homme : de l'étude pluridisciplinaire à l'action transdisciplinaire*. Thèse d'Habilitation à diriger des recherches (HDR), UP Ouest, Nanterre. 2 vol.

Jacquet-Andrieu A. (2003). « Du concept au mot dit ou traduit ». In *Traductibilité*. Besançon : Presses universitaires de Franche Comté, pp. 97-114.

Jacquet-Andrieu, A (2001). *Cas d'aphasie mixte*. Doct. de Neurosciences/neuropsychologie, Lyon : Univ. C. Bernard.

James, W. (1890). *Principles of Psychology*. London: Macmillan, 2 vol.

Kant, E. (1829/1781). *Critique de la raison pure/Kritik der reinen Vernunft*. Trad. par J. Barni, rev. & corr. par P. Archambault. Paris : Flammarion, 2 vol.

Lacan, J. (1966). *Écrits*, Paris : Seuil.

Lantéri-Laura, G. (1994). *Recherches psychiatriques*, Chilly-Mazarin : ES en S.

- Lechevalier, B., Eustache, F., Viader, F. (1998). *La conscience et ses troubles*, Paris : De Boeck Université.
- McGurk, H. ; McDonnald, J. (1976). "Hearing lips and seeing voice" *Nature*, 264: 746-748.
- Maturana, H. & Varela, F. (1980). *Autopoiesis and Cognition: The Realization of the Living*. In, R.S. Cohen, & M.W. Wartofsky, ed., *Boston Studies in the Philosophy of Science*, vol. 42, Dordrecht: D. Reidel Publishing Co.
- Meringer, R. ; Mayer, K. (1895). *Versprechen und Verlesen*, Stuttgart : Göschen.
- Oudot, J., Morgon, A., Revillard, J.-P. (1982). *L'erreur*, Lyon : PUL.
- Piaget, J. (1973). *Introduction à l'épistémologie génétique*. Paris : PUF.
- Piaget, J. (1923). *Le langage et la pensée chez l'enfant*. Préf. Éd. Claparède. Neuchâtel : Delachaux & Niestlé.
- Popper, K. (1973). *La logique de la découverte scientifique*, Paris : Payot.
- Purves, D., Augustine, G., Fitzpatrick, D. (1999). *Neurosciences*, Paris : De Boeck Université.
- Rosnay, J. de (1975). *Le macroscopie*. Paris : Seuil.
- Rossi, M. ; Peter-Defare, E. (1998). *Les lapsus*, Paris : PUF.
- Saboureau, O. (1998). *Le langage et ses maux*, Paris : O. Jacob.
- Rizzolatti G. & Sinigaglia, C., (2008). *Les neurones miroirs*. Trad. de l'italien par Marilène Raiola. Paris : O. Jacob.
- Rogers, C. (2001). *L'approche centrée sur la personne*. Lausanne (C.H.) : Randin.
- Sabouraud, O. (1995). *Le langage et ses maux*, Paris : Odile Jacob.
- Saussure, F. de (2002/1891). « De l'essence double du langage », in *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Saussure, F. de (1916-1922-1986). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Selinker, L. (1969). « Language transfert », *General Linguistic*, 9: 67-92.
- Tesnière, L. (1988/1959). *Éléments de syntaxe structurale*. Paris : Klincksieck.
- Turchet, Ph. (2009). *Le langage universel du corps*. Montréal (Canada) : Les éditions de l'homme.
- Varela, F.J. (1979). *Principles of biological autonomy*. New York, Oxford, North-Holland.
- Varela, F.J., Thompson, E. & Rosch, E. (1991). *The Embodied Mind*. Cambridge (MA): MIT Press.